

Nouvel Observateur Mars 2017

"Il faut arracher aux islamistes le monopole de Dieu"

Kamel Daoud publie *Mes indépendances*; un recueil de chroniques percutantes et inédites en France. L'inclassable écrivain algérien s'est confié à "l'Obs" sur les controverses qu'il suscite à travers le monde, ses combats contre l'intégrisme, sa quête spirituelle, Donald Trump, les révolutions arabes...

Propos recueillis par notre envoyée spéciale MARIE LEMONNIER

L'an passé, votre chronique sur les agressions de Cologne, où vous dénonciez « la misère sexuelle » du monde arabo-musulman, a déclenché une polémique européenne d'une violence rare. En France, une tribune signée par un collectif d'intellectuels vous accusait notamment d'essentialisme et d'islamophobie. Comment avez-vous vécu ce déchaînement autour de votre personne et de vos écrits ?

Ce qui m'a surpris dans ce procès d'inquisition, c'est cette logique de groupe, dix-neuf intellectuels qui vivent en Europe, contre un écrivain qui habite un autre monde, qui voit ce qui s'y joue et ce qu'on peut y miser. C'était disproportionné, incompréhensible. Pas uniquement parce que cela me mettait en danger, mais parce que leur réaction donnait une caution totalement inconsciente à un discours conservateur et islamiste de ce côté-ci. Je n'ai pas aimé non plus qu'on me somme de prendre famille idéologique dans la cartographie intellectuelle de l'Occident. Cela n'est pas mon affaire, j'exprime ce que je pense par rapport à mon réel, mes principes et mes engagements. Je n'ai fait que dire ce que beaucoup de gens savent et vivent dans le monde dit arabe, mais qui participe du domaine de l'entre-soi. Or l'entre-soi ne doit pas exister, c'est un crime de complicité. Je me suis octroyé depuis longtemps le droit de prendre parole sur mon monde. Je suis libre, parce que je suis vivant et que personne ne meurt à ma place. Et je n'ai besoin ni de procureur ni d'avocat.

Pourquoi avoir opté pour le silence à l'époque ? Etiez-vous blessé ?

Oui, ça m'a blessé. J'écris avec ma sensibilité, je ne suis pas un théoricien, la blessure fait partie de mon encrier. Mais si j'ai choisi de ne plus écrire dans la presse durant un temps, c'est parce que je voulais pouvoir recentrer ma parole, la contrôler surtout. Le débat était piégé par l'hystérie, qui en disait d'ailleurs beaucoup plus long sur l'état des esprits en France que sur moi. Si j'avais répondu à ce moment-là, j'aurais peut-être consacré le malentendu. Or je voulais éviter que le débat ne finisse en queue de poisson et j'aimerais qu'il soit relancé, que cette polémique serve au moins de déclencheur à une vraie réflexion sur notre lien à la femme, au corps, au désir... Sur le fond, je ne retire rien de cette chronique. On vit une misère sexuelle. On la vit ! C'est une évidence pour tout le monde, sauf pour ceux qui baignent dans une sorte de théorie de déculpabilisation permanente par rapport à leur histoire au nom de l'anticolonial. L'analyse par cette misère-là, je pense non seulement qu'elle est très pertinente mais qu'il faudrait l'accepter, non pas comme une forme d'auto-racisme mais comme une manière d'affronter le réel pour mieux le dépasser. Nous avons un nœud monstrueux qu'il s'agit de défaire. Tant que cela sera plongé dans le

non-dit et stigmatisé comme une honte de soi ou une reconduction du regard de l'Occident sur soi, on se promènera dans le monde avec ce nœud sur le dos qui nous empêche d'avancer.

Deux mois avant la polémique de Cologne, vous aviez déjà essuyé une tempête médiatique aux Etats-Unis après la publication, dans le « New York Times », de votre article intitulé « L'Arabie saoudite, un Daech qui a réussi ». Qu'en avez-vous retenu ?

Ce qui était amusant, c'était de voir comment deux textes provoquent deux réactions totalement différentes dans ce même monde qu'on appelle l'Occident, et dont on s'aperçoit qu'il a des intérêts finalement cloisonnés. Car autant cette « polémique de Cologne » a été totalement invisible aux Etats-Unis, autant faire sauter le tabou de l'allié saoudien a eu un impact gigantesque en Amérique. J'avais repris cette idée selon laquelle il n'y a pas de différence entre l'Arabie saoudite et Daech : les deux coupent des mains, les deux violent les femmes... La seule différence, c'est que l'un est un ami et l'autre, l'ennemi. C'est une des monstruosité du déni occidental à mes yeux. La polémique m'a fait comprendre à quel point chacun refuse d'assumer sa responsabilité dans cette mécanique du terrorisme et cette menace de la montée de l'islamisme. Les islamistes viennent forcément d'ailleurs... (On l'a vu également en France, où les djihadistes, pourtant nés dans les banlieues françaises, ne pouvaient pas être vus comme des enfants de la France.) On ne parvient donc pas à assumer le lien organique qu'il y a entre l'Arabie saoudite, comme matrice de l'islamisme, et le djihadisme dans le monde. Or l'Arabie saoudite, c'est de l'argent, et cet argent vient de chez vous, vous êtes donc tout autant coupables du financement du terrorisme, de manière indirecte. Tout le monde le sait, l'empire saoudien repose sur deux piliers : un clergé féroce à l'intérieur qui est à la source de la formation et de la propagation des idées islamistes, et une vitrine d'alliance stratégique avec l'Occident Mais c'est une alliance avec le diable, et il faut en endosser le coût par la suite.

De manière générale, vos prises de position tranchantes contre les dérives de la religion ont suscité beaucoup de malentendus à votre égard. Par exemple, vos propos sur l'islamophobie, que vous avez comparée à une fatwa, ont été récupérés par toute une catégorie d'intellectuels promoteurs du choc des civilisations en France...

Je ne suis pas responsable des interprétations, et des récupérations, qu'on fait de mes textes. Mais j'ai l'impression que si je maintiens le cap sur des positions, des convictions, une vision, la décantation s'opère. Je l'ai expérimenté en Algérie. Les gens finissent par comprendre que je ne fais pas partie d'une chapelle, et par accepter mon autonomie. Pour ce qui concerne ma chronique sur l'islamophobie, je parlais depuis l'Algérie où, dès que quelqu'un tente d'analyser le discours des islamistes, ceux-ci le taxent immédiatement d'islamophobie pour s'abriter derrière l'islam. La mécanique n'est pas tout à fait la même en France. Chaque fois, il faut donc regarder l'intention cachée derrière un discours. S'il s'agit de dénoncer une menace pour se sauver et sauver l'autre en même temps, je suis d'accord. Mais s'il s'agit d'être islamophobe par faiblesse, peur, lâcheté, racisme, pour se débarrasser d'une majorité de musulmans au nom d'une minorité idéologique, là, évidemment, je ne suis pas.

On a dessiné de vous le portrait d'un pourfendeur de la foi. Est-ce tout à fait exact ? Vos chroniques les plus métaphysiques, sur le temps, la naissance ou la mort, suggèrent au contraire un rapport plus complexe à la religion.

Je n'attaque pas la religion, je me défends. Je défends ma liberté, ma vie, mes convictions. C'est tout ce que je possède - avec une voiture neuve à présent ! Mais je me défends contre toutes les propositions totalitaires. Il se trouve que le problème qui se pose à moi aujourd'hui, c'est l'islamisme, c'est donc face à cela que je réagis. Ça aurait pu être le nazisme ou le communisme en d'autres temps. Très peu de gens le savent dans vos pays, mais dans mon cercle personne ne l'ignore, je suis très intéressé par les questions de spiritualité. Il est vrai que je ne supporte pas le dogme, le rite ou l'expression politique de la religion, mais la quête théologique est permanente chez moi.

Ces malentendus viennent aussi du fait qu'on a des castings mentaux pour les intellectuels du Sud. En Occident, des gens comme moi sont enfermés dans l'image et le rôle du dissident et du militant. Face à cela, le collectionneur de papillons, l'amoureux de la poésie du Moyen Age, l'enquêteur philosophique que je suis n'existe pas. Au Sud également, on voudrait que l'intellectuel laïque s'interroge sur le politique exclusivement, ou bien sur l'histoire à travers le trauma colonial, et qu'il laisse le champ de l'interrogation métaphysique et philosophique au bénéfice du discours religieux local. Je voudrais casser cela aussi, «démonopoliser» Dieu. J'ai le droit de parler du ciel sans passer par la mosquée. De même qu'il m'a fallu enjamber la guerre de libération pour me faire une représentation de l'histoire algérienne et du Maghreb au-delà de la construction officielle, j'ai envie de penser l'idée de Dieu sans courtiers ni intermédiaires.

Etes-vous croyant ?

Il est très difficile d'exprimer cela lorsque vous êtes repoussé dans l'anticléricisme. Et parfois je renonce même à en parler, alors qu'il le faudrait peut-être. La figure qui me serait la plus proche, pour être traduisible en Occident, ce serait sans doute celle d'un protestant absolu, dans la radicalité du refus des représentations actuelles.

Mon père, ma mère, mes ancêtres étaient tous musulmans, je le suis moi aussi, et cela n'a rien à voir avec un projet politique, on ne va pas à la conquête du monde, on n'impose rien aux autres. C'est la différence entre la religion et l'islamisme. Mais ce que je disais dans « Meursault », c'est que la religion est un transport collectif, et moi je préfère aller à Dieu tout seul et à pied. C'est un exercice de liberté. Je peux choisir de parcourir le sentier, de lui tourner le dos ou d'enlever mes chaussures et de m'asseoir sur le bord. Je n'aime pas non plus l'idée du Dieu monothéiste et de la soumission, je préfère enquêter, continuer à poser des questions. Quant à ma morale ou à mon éthique personnelle, je ne la construis pas sur l'idée d'un dieu, mais je la fonde sur l'idée de ma responsabilité. J'ai la conviction que je suis redevable envers ceux qui viennent par la suite. Etre un ancêtre, ça se mérite.

OU faites-vous débiter l'histoire de votre affranchissement ?

Enfant, je vivais dans un petit village où l'autre, la femme, la sexualité n'existaient pas. J'ai appris à lire en découvrant dans la maigre bibliothèque de mon père, qui vivait loin et qui était le seul à savoir lire dans ma famille, des romans en français avec des images de femmes sensuelles en couverture, qui parlaient des corps et

décrivait des ébats érotiques. C'est donc une histoire sexuelle pour moi, la langue française. La lecture de la science-fiction et de la mythologie grecque a aussi beaucoup participé à mon émancipation. C'est un enjeu qui vous échappe, mais, dans mon monde, où l'on vient à l'existence avec l'idée qu'il y a ce ciel et six autres au-dessus et puis Dieu, le Prophète et les anges, la lecture de la science-fiction, c'est quasiment une pratique hérétique. Dépeupler le ciel d'anges et le repeupler de cosmonautes et de vaisseaux, c'est un acte de résistance théologique ! Les livres m'ont véritablement sauvé.

Parce que vous pratiquez l'autocritique de l'Algérie, on pense parfois que vous êtes en désamour avec votre pays. Qu'en est-il ?

Absolument pas. S'il s'agit de l'aimer parce qu'on est forcé, marié avec, ce n'est pas de l'amour, c'est un livret de famille. J'aime le châtier, le secouer, le pousser à s'accepter pour qu'il soit plus fort. Gamin, je rêvais d'être l'enfant d'une Algérie puissante, souveraine, capable de raffiner sa culture et d'assurer le rebond d'une civilisation. Faire l'inventaire de ses illusions, de ses dénis, de ses refus de lucidité ou de ses concessions, c'est pour moi une manière de l'aimer et je trouve au contraire que les autres la trompent Aussi, voir mon pays s'installer dans une sorte de retraite de vétérans parce qu'il a réussi une dernière guerre, le voir s'isoler dans la sénilité, s'immobiliser dans la crainte et le vieillissement, ça me désole.

Vous vivez à Oran et avez été l'objet de plusieurs menaces de mort. La question de l'exil vous traverse-t-elle parfois ?

En permanence, parce que j'ai des enfants. C'est la principale question, celle de Jonas : partir ou rester. On croit que le courage c'est de rester, mais il faut un courage phénoménal pour partir et s'amputer. Les raisons de partir sont nombreuses, les raisons de rester sont indépassables. L'oubli des siens, le fait de ne pas assister aux naissances et aux décès, être ailleurs, j'ai l'impression que c'est une île déserte. J'ai perdu mon père alors que j'étais à Bordeaux pour recevoir un prix, je ne me le pardonne pas. Au fond, si je taquine parfois le fantasme, je sais que je ne partirai pas, ou, si je pars un jour, ce sera vraiment que je suis dans l'impasse la plus totale.

Après la victoire de Donald Trump, vous avez écrit une chronique où vous disiez « étonnant de voir que l'Occident peut être populiste ».

Pour nous, oui, ça l'était ! A cause de ses discours élitistes, nous nous sommes fait une construction de l'Occident comme incarnant l'empire, la raison, la culture... Et voilà que l'Occident qui proclame avoir inventé la rationalité cède au petit diable, à la facilité du populisme, à des illusions, à de la magie ! Face aux agissements de Trump, nous avons l'impression de voir Kadhafi réincarné de l'autre côté de l'Atlantique. La ministre ne lui plaît pas, il la vire ; l'un avait sa garde prétorienne d'amazones, l'autre a une garde de mannequins... Il y a là un retournement de sort incroyable. C'est pour cela que croire que les démocraties chez vous sont stables et définitives, c'est vraiment vous bercer d'illusions. Pour avoir vécu 1990-1992 en Algérie, je sais que ce qui a été bâti en deux siècles peut disparaître en une semaine. Et ce n'est pas une métaphore. C'est pour ça que je le répète : regardez l'expérience algérienne et essayez d'en tirer profit.

Peut-être, pour bien le comprendre, manque-t-il encore le livre racontant les années noires de guerre civile en Algérie ?

C'est vrai, cette guerre est toujours non dite et plongée dans le déni. En Algérie, on a même fabriqué une loi, «la loi de réconciliation nationale», pour interdire d'en parler. Ce qui du point de vue de la psychiatrie ou de la psychanalyse est un crime, on est presque condamné à ne pas assumer nos actes et donc à les perpétuer. Il y a aussi une sensation de terreur à l'évocation de cette période, parce qu'on a l'impression qu'on vit un cessez-le-feu fragile, que tout peut rebasculer, que les monstres ne dorment pas assez profondément au sous-sol. Je crois enfin que l'Algérie a inventé à la fin du XXe siècle un concept que le régime syrien a repris et dont Bachar al-Assad a beaucoup joué, c'est celui de la guerre inexplicable. Rendre une guerre inexplicable, c'est le meilleur moyen de paralyser tout le monde autour.

Quel regard portez-vous sur le « Muslim Ban,, décrété par Donald Trump et les mouvements de protestation qu'il a déclenchés?

Avec cette décision de bannissement pour les musulmans, Trump est devenu le grand restaurateur de l'idée du califat et de la Oumma. Il a consacré la primauté de la confession sur notre citoyenneté. Et, par conséquent, il est en train de tracer un territoire confessionnel, qui sape l'idée même des Etats-nations nés après les indépendances. Et ça, c'est le rêve de tous les islamistes du monde. L'Etat islamique avait des bombes, mais pas de territoire. Maintenant, grâce à Trump, il a une cartographie. Il est vraiment l'allié stratégique le plus puissant du moment pour l'idéologie salafiste.

Mais, après la signature du décret, j'ai vu aussi la réaction internationale, cette renaissance de l'esprit américain généreux, nous avons assisté à des images très fortes comme cette photo du jeune garçon juif et de la jeune fille voilée à l'aéroport de Chicago. Cependant, ce qui m'a davantage intéressé, c'est la facette morbide de l'événement. Pourquoi les médias, ici, au Sud, ont-ils passé sous silence cet élan de solidarité occidental extraordinaire avec les musulmans ? C'est le signe le plus révélateur d'une stratégie de haine qui se met en place. Car, si on n'en parle pas, on participe d'une manière ou d'une autre à ce trumpisme, et c'est ici qu'on construit un autre mur.

A-t-on réellement pris la mesure de l'attentat perpétré dans une mosquée au Canada par un admirateur de Donald Trump et de Marine Le Pen ?

Non, parce qu'il se heurte à un mur de déni là aussi. J'observe que Trump s'est ému de l'attentat du Louvre, à Paris, où il y a eu un blessé, mais n'a pas dit un mot pour les six morts au Canada. On est vraiment dans la théorie raciale la plus primaire, une sorte d'apartheid international qui s'installe. Il faudra sans doute attendre le deuxième ou le troisième attentat de ce genre pour qu'on commence à en prendre conscience. Car le couple Trump-Le Pen va enfanter, ça se reproduira. On comprendra peut-être alors que les intégrismes n'ont pas de religion justement. Celui qui attaque une mosquée et tue six personnes qui ne lui ont rien fait, c'est exactement le même que celui qui attaque une église... Il y a un portrait universel de l'intégriste qu'on peut tracer en quelques signes cliniques : 1) le rapport toujours pathologique à la femme, refusée comme sujet et dont le désir est désamorcé par l'idée anoblie de la procréation; 2) le rapport maladif à l'histoire, qu'on n'imagine

jamais comme futur mais comme restauration (du royaume, du califat ou de la souche) - il est d'ailleurs frappant que le mot salafiste ait à peu près le même sens que le mot souche -, tout le monde veut revenir à l'ancêtre ; 3) une adoration de l'uniforme, de l'effacement de la différence ; 4) une pathologie de l'altérité, l'autre étant construit comme l'ennemi venant d'ailleurs et chargé de tous les maux. Et ça fonctionne de l'intégriste islamiste au partisan de l'extrême droite, puisque c'est la même maladie qui se décline. Je crois fondamentalement que l'intégrisme, religieux ou non, est avant tout une pathologie face au temps. L'intégrisme, à la limite, c'est un problème de conjugaison.

Comment arrêter ce processus d'uniformisation et de scission identitaire qui s'accélère ?

Pour lutter contre l'uniforme, et ce n'est pas un jeu de mots, il faut faire l'éloge du multiforme, de ce qui est différent, de ce qui peut apporter sans imposer, être accueilli sans se renier. Je n'aime pas le mot de « mul-ticulturalisme », parce qu'il a trop cédé à une sorte d'exotisme, j'y vois une fétichisation plutôt qu'une acceptation. On sent qu'il n'y a pas noces et fécondation, mais juste une négociation de territoire. En revanche, accueillir, c'est accepter le monde nouveau qui est là, et c'est inévitable.

Seulement, on voit plus de murs s'ériger que de mains se tendre.

Mais que peuvent les murs ? L'Empire romain a disparu, et le mur d'Hadrien n'est à peine plus qu'un vestige pour touristes. Notre rôle est bien sûr de nous opposer à cette politique de repli. L'histoire n'avance pas parce qu'il y a eu des murs et qu'on les a acceptés, l'histoire se fait parce qu'il y a eu des murs et qu'on les a enjambés.

Après l'échec des révolutions arabes, certains ont voulu conclure à l'incapacité des pays musulmans à se convertir à la démocratie. Vous avez pour votre part toujours persisté à défendre ces mouvements, pourquoi ?

D'abord, il faut parler de ce qui se construit sous nos yeux et que l'on oublie par confort du fatalisme : la Tunisie. Ensuite, le mal n'est pas la révolution, mais ce qui la rend nécessaire. Quand on est heureux et qu'on vit librement, on se choisit un restaurant le soir, pas un maquis. Que ces révolutions se soient soldées par des cycles de violence, des éparpillements et des morts n'est pas le signe d'une inaptitude à la démocratie, c'est juste que cela se passe comme ça et que ça se paie aussi comme ça, par le sang. On voudrait ce que j'appelle la théorie des haricots magiques : on les jette le soir et le lendemain on a l'arbre qui va jusqu'au ciel. Mais pourquoi l'Occident a-t-il la mémoire si courte ? Le temps de l'histoire n'est pas à échelle humaine. Le droit de vote pour les femmes en France n'est pas un acquis de toute éternité, il est même très récent. Quelque chose bouge dans le monde dit arabe, et ça marche sur les corps parfois.

Seulement on est piégé par ce chantage à l'islamisme : les régimes sont comme des virus qui s'adaptent, ils ont compris que l'islamisme et le djihadisme étaient très utiles pour leur perpétuation et en jouent. Le cas syrien pose cette équation malsaine au niveau international.

L'appel à une réforme de l'islam est-il fondé ?

Mais la réforme de l'islam est en cours ! Elle se fait aussi à cause de la monstruosité subie. Nous assistons à une violence tellement spectaculaire qu'elle impose un retour de réflexion sur soi. Il y a des tendances qui sont complètement invisibles chez vous mais qui existent dans le monde musulman. Je pense par exemple au mouvement des coranistes qui appellent à un retour au Coran, l'islamisme étant en réalité un phénomène du hadith (les prétendus dits et gestes du Prophète), et pas du Coran. Ce n'est pas la forme de l'islam qui n'existe pas, le problème c'est le moyen de la rendre accessible aux autres, face au discours wahhabite et à un empire qui finance des mosquées, des chaînes satellitaires et des prêcheurs... La réforme finira par se faire, lentement, par internet aussi, mais en attendant elle a les poches vides et le royaume saoudien dépense des milliards de dollars par an en propagande.

L'idée d'expurger le texte coranique de ses passages violents est-elle une piste ?

On ne peut pas demander aux textes sacrés d'être des petits livrets de bonne conduite. Ce sont des visions du monde avec ce qu'elles ont de terrible, d'injuste, de monstrueux, de sanguinaire, mais en même temps de beau, d'exaltant, de mystique, d'allégorique... Ce qu'il faut réformer, ce n'est pas le texte, c'est notre vision du texte, l'interprétation, la lecture, l'extension humaine du texte. Faudrait-il réformer l'Olympe et en faire une gentille colonie de vacances avec des dieux qui ne tombent pas dans l'inceste, la sexualité débridée, la zoophilie, la trahison, le cocufiage... ? Avouez que ce serait beaucoup moins drôle. Ce ne seraient plus des dieux, mais des boy-scouts ! Le texte n'est pas réformable dans ce sens-là. Le texte est un objet brut, il ressemble à notre inconscient, c'est notre inconscient.

Quel est pour vous le sujet à penser prioritairement aujourd'hui ?

L'altérité. Cela devient une urgence dans le discours politique, philosophique, littéraire, médiatique... Que faire de l'autre ? C'est essentiel. Et c'est vraiment le seul contrepoids possible à tous ces discours fantasmés actuels sur l'identité ou la communauté. Et quand je dis réfléchir sur l'altérité, ne pas traduire l'Occident doit réfléchir sur l'autre, parce que nous sommes ses victimes. Non, l'altérité n'est pas à sens unique, nous y sommes impliqués nous aussi, nous sommes les responsables d'une vision de l'Occident qui a des conséquences. A cet égard, je pense que la mort de l'orientalisme nous a été catastrophique. On lui a toujours reproché d'avoir été une sorte d'exotisme savant, mais les sciences orientalistes s'intéressaient à l'idée d'autrui. Il y avait une circulation des idées, un désir d'aller vers autrui et de le recevoir, aussi. Maintenant que nous n'avons plus de Jacques Berque ou d'Henry Corbin et qu'il n'existe plus d'instituts de théologie en Allemagne, en France ou ailleurs, le discours sur l'islam est abandonné aux islamistes et à des petits imams de banlieue qu'on propulse porte-parole. On ne parle pas assez en France de cette mort de la théologie comme champ de réflexion. Cette démission a des conséquences tragiques. Il faut réactiver les études théologiques dans les universités et se réapproprier la réflexion sur le religieux, c'est de l'ordre du vital. Il faut arracher aux islamistes le monopole du discours religieux.